

XYZ. La revue de la nouvelle

Des lames sur le sable

Emmanuel Duret



Numéro 92, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3017ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duret, E. (2007). Des lames sur le sable. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (92), 24–27.

Des lames sur le sable

Emmanuel Duret

— **J**E VEUX voir l'océan, insista la même Phyllis. Ça faisait deux jours qu'on roulait sans savoir où aller, juste pour le plaisir de bouffer des kilomètres, et Phyllis avait une idée fixe, se tremper les pieds dans l'eau glaciale de l'océan. Elle avait vu les plages de sable blanc dans un reportage d'une chaîne câblée, et depuis elle n'avait rien d'autre en tête.

— J'ai jamais vu l'océan, mon Sagamore. Je veux sentir les effluves de poisson et d'algues marines me caresser les narines. Emmène-moi voir l'océan !

Alors on avait bifurqué à la frontière. On était sorti des immenses forêts de l'intérieur des terres, et on avait filé vers le sud. Je crois que j'aurais fait n'importe quoi pour Phyllis. Et partir comme ça vers le sud, pour des journées de route, ça me tentait bien. La même Phyllis, elle tenait plus en place. Elle se mettait à glousser de plaisir à chaque fois que l'on croisait une pancarte qui indiquait le sud, et elle gesticulait sur son petit derrière, en pensant au doux coussin que ferait le sable blanc sous ses fesses.

Pour passer le temps, Phyllis m'allumait des clopes tandis que je conduisais, et en regardant dans le rétroviseur, elle souriait à ce paysage que nous laissions derrière nous pour l'océan.

Quand la nuit tombait, on s'arrêtait pour dormir. Phyllis se chargeait de choisir le motel, et moi je payais pour la chambre. On arrivait rompus par une journée de voyage dans la vieille Malibu qui tenait le coup malgré les années et la rouille, et on mangeait des sandwiches pas très frais en regardant des talk-shows invraisemblables.

On prenait notre douche ensemble dans des salles de bain exigües, et Phyllis me savonnait vigoureusement pour réveiller ma chair endolorie par l'immobilité. Le corps ressuscité par l'eau chaude, je fermais les yeux, et Phyllis s'agenouillait pour me prendre dans sa bouche. Elle me goûtait pendant de longs moments, et le spectacle de ses joues qui se creusaient pour mieux m'aspirer était

comme un tableau qui a trouvé sa place dans un salon. J'avais envie de lui hurler que je l'aimais. L'eau ruisselait sur son visage et lissait ses longs cheveux jusqu'au milieu de son dos. On aurait dit une sirène tout droit sortie de contes de fées. Alors elle se levait et me murmurait des mots d'amour dans le creux de l'oreille :

— Si cela n'impliquait pas ta mort, mon Sagamore, je crois que j'aimerais te manger. Vraiment, je veux dire. Te dévorer ! J'aimerais me nourrir de tes organes, de ta peau, de ton sexe, pour t'avoir complètement en moi et te partager avec personne d'autre. J'aurais le goût de ton sang dans la bouche, et tu serais un peu comme mon bébé.

— Et à quelle sauce, Phyllis, ma cannibale ? Car ma chair doit être comme mon âme, un peu fade.

Chaque matin on reprenait la route, la tête un peu dans les vapes, avec sous les yeux les stigmates de nuits moites et inconfortables. Au réveil, la même Phyllis était belle comme l'aube. Un œil sur la route et l'autre sur sa frimousse, j'avais le cœur en fête et j'aurais aimé ne jamais atteindre la côte. L'instant où j'allumais ma première clope et où Phyllis posait sa tête sur mon épaule pour finir sa nuit, avait quelque chose d'indécent tant le plaisir était pur.

— C'est encore loin mon Sagamore ? qu'elle chuchotait, la même Phyllis.

— Plus tellement ma loutre, je sens l'odeur du sel séché sur la peau des baigneurs.

Phyllis levait légèrement la tête, et cherchait du bout du nez les parfums que j'évoquais.

On aurait pu alors crever là sur cette route défoncée par les poids lourds, écrasés par un autobus bourré de touristes, que je n'aurais pas bronché. En fixant l'horizon, j'imaginai nos chairs broyées, définitivement mêlées, qui pourrissaient sous le soleil de midi, et l'odeur de cette union posthume me donnait le vertige.

Les paysages qui défilaient sous nos yeux ressemblaient à des cartes postales, et la même Phyllis s'en mettait plein la vue. Elle ouvrait des yeux gros comme des oranges, un peu comme au moment de l'orgasme. De la voir s'extasier comme ça, ça me donnait un coup au cœur, et une chair de poule pas possible. J'aurais

bien aimé être à sa place, juste un instant, et voir, avec ses yeux, ce qui ne parvenait pas à m'émouvoir.

Et puis, finalement, l'océan pointa son nez, au détour d'un chemin sinueux, et se colla à l'horizon, en chassant d'un seul coup novembre et ses mornes rengaines. À travers les gros nuages lourds de chagrin, des rais de lumière déchiraient le ciel et transperçaient l'océan. Phyllis poussa des petits cris de plaisir et je vis un instant la petite fille qu'elle était, avant la puberté, les premiers amours, et les désillusions.

Je stationnai la Malibu fiévreuse sur le premier accotement que je rencontrai, et Phyllis se précipita hors du véhicule pour courir sur le sable blanc, jusqu'à ce que l'air devienne rare dans ses poumons. Le souffle court, elle s'assit sur le sable, et contempla les lames furieuses qui venaient s'échouer sur la plage et abandonner un tapis d'écume qui lentement s'infiltrait dans le sable. Le spectacle de ces lames qui venaient mourir et disparaître sur le sable m'apparut comme une métaphore de l'existence. J'en aurais chialé. J'avais dans la tête une de ces chansons tristes qui parlent d'amour et qui, l'espace d'un instant, tronquent le jugement. Les rais de soleil faisaient scintiller des milliers de fragments de coquillages. On aurait dit des diamants pointus qui viennent se loger profondément sous la voûte plantaire de l'imprudent promeneur. Cette beauté me glaça le cœur, et j'eus peur pour Phyllis, elle qui ne prenait jamais suffisamment de précautions. Elle était là, assise au milieu du danger, les coquillages tranchants comme des lames la séparant de moi. Il me sembla que nous ne serions jamais plus aussi proches que durant ce voyage, la distance s'étant déjà installée entre nous. Alors des larmes coulèrent sur mes joues.

Derrière les dunes, le cri des mouettes brisa le vent du nord. Les oiseaux déchaînés se disputaient le cadavre d'un animal mort qui n'avait pas eu le temps de pourrir au soleil. La chorégraphie réalisée par les mouettes affamées rendait toute sa splendeur au spectacle macabre. Je me précipitai sur la dune pour tenter de chasser les charognards, mais au moment où j'allais prendre entre mes mains les restes de l'animal, la plus agile des mouettes s'en empara et s'envola, portée par une rafale de vent. Sur le sable, le corps du petit

animal avait laissé son empreinte. En quelques minutes, le vent effaça tout et emporta le cri des mouettes. À quelques dizaines de mètres de moi, Phyllis caressait la tête blonde d'un bambin. Côte à côte, ils marchaient en évitant soigneusement les lames dissimulées sous le sable. Phyllis me fit un signe de la main, et l'enfant imita son geste. À mon tour je lui fis un signe, mais des yeux, bien malgré moi, je cherchais la mouette qui avait volé le corps de l'animal, et qui, quelque part entre les dunes et l'océan, gardait jalousement dans son bec acéré la saveur de la mort.